

## **Contre le dernier livre de J-P. Brighelli et sa condamnation des chrétiens, de l'Église et de la foi**

Le samedi 28 octobre 2006, je reçus un exemplaire dédié du dernier livre de M. Brighelli, intitulé « *Une école sous influence, ou Tartuffe-roi* ».

La découverte du contenu de ce livre me détermina à adresser dès le lendemain soir une protestation véhémement à son auteur. Trois jours plus tard, j'envoyai encore un message.

M. Brighelli me répondit deux jours après. Était adjoint à son message le fichier d'une lettre qu'il menaçait de rendre publique si je diffusais, comme j'avais prévu de le faire, la protestation que je lui avais envoyée le dimanche.

Le jour même, je lui envoyai une brève réponse, puis reçus de sa part un nouveau message beaucoup plus court, auquel je réagis aussitôt en deux lignes.

Les échanges s'arrêtèrent là.

Afin de mettre à disposition des personnes intéressées un dossier complet, j'ai rassemblé tous ces documents dans les pages qui suivent. Quant à ma conférence du mardi 24 octobre 2006 à l'Institut Catholique de Paris, « *Tradition et fécondité : le point de vue d'un mathématicien chrétien* », à laquelle je fais allusion dans ma protestation du dimanche 29, elle est également disponible sur mon site.

A la suite des lettres et messages reproduits, j'ai ajouté trois pages de remarques générales sur la critique des religions.

Je ne sais si le précédent livre de M. Brighelli, « *A bonne école...* », sera encore diffusé avec la préface que j'avais accepté de rédiger, et si oui pendant combien de temps. S'il l'est, c'est contre ma volonté.

Cela ne signifie pas que je sois en désaccord avec le contenu de ce livre (mis à part les piques antichrétiennes que M. Brighelli ne peut s'empêcher de lancer à intervalles réguliers) non plus qu'avec l'essentiel du livre précédent « *La fabrique du crétin : la mort programmée de l'école* ».

Mais je ne veux pas paraître cautionner par une préface un auteur qui se permet d'insulter et de condamner dans un autre livre les croyants, la foi, l'Église et jusqu'à la personne du Christ, en des termes qui respirent la bêtise, le mépris et la haine, et qui ne rentrent plus du tout dans le cadre de la rationalité.

J'ignore si M. Brighelli mettra à exécution ses menaces de m'attaquer personnellement et de mettre à contribution pour cela ses amis de la société du spectacle. Si de telles attaques ont lieu, je n'y répondrai pas.

En revanche, il est possible qu'un jour j'écrive plus longuement sur le sujet général de la critique des religions et des traditions existentielles, qui est très important.

Le lundi 6 novembre 2006.

Laurent Lafforgue

[ Lettre que j'ai envoyée à M. Brighelli le dimanche 29 octobre 2006, à quelques corrections près : ]

Monsieur,

Je suis au regret de ne plus pouvoir vous appeler « cher ami » comme nous en avons l'habitude dans nos échanges de messages, et comme vous avez encore l'inconscience, la bêtise ou l'impudence de le faire dans la dédicace de l'exemplaire de votre dernier livre que vous m'avez envoyé et que j'ai reçu hier.

Vous aviez annoncé ce livre comme « une amplification du rapport Obin ». Effectivement il dénonce l'islamisation rampante d'un certain nombre d'établissements scolaires et la montée des revendications identitaires. Mais, sur le fond, à travers son annexe de cent pages intitulée « Petite histoire des monothéismes » et des passages entiers du texte principal, il est surtout question d'insulter les chrétiens dont je suis, la foi religieuse en général, la foi chrétienne en particulier, l'Église catholique et jusqu'à la personne du Christ.

On peut deviner que, partant de l'intention de dénoncer les avancées de l'islamisme, vous vous êtes dit en cours de route qu'il était plus sûr de taper en même temps – et plus fort – sur le christianisme. Car, avec l'islamisme, on ne sait jamais, on risque vite sa peau ; tandis qu'avec les chrétiens, on est tranquille, on peut les traiter d'assassins tant qu'on veut, on ne risque rien de notre temps. Et puis, dire du mal du christianisme, cela peut aider à faire passer la pilule du côté des islamistes.

Vous croyez que cette attitude est courageuse ? Non, Monsieur, détrompez-vous.

Passons au fond et entendons-nous : Selon la formule qu'on prête à Voltaire, « même si je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, je me battraï jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire », mais moi aussi ai droit à la liberté, et ce que vous écrivez rend impossible toute forme de coopération entre nous. Si j'avais su que vous étiez en train d'écrire un tel livre, je n'aurais pas accepté d'écrire une préface pour le précédent. Vous saviez ce que vous alliez écrire ou aviez déjà écrit, et donc vous avez délibérément trompé ma confiance. J'ignore le statut juridique du livre préfacé par moi, mais je vous demande d'arrêter sa diffusion. Cherchez un autre préfacier.

Entendons-nous aussi sur un autre point : J'aurais tout à fait admis que, sur des bases fondées, vous dénonciez tels abus ou crimes, ou même telles longues séries d'abus, qui ont marqué l'histoire des chrétiens. Par exemple, je ne peux qu'adhérer aux admirables prises de position de Voltaire, toujours lui, dans l'affaire Calas ou dans celle du Chevalier de la Barre. Elles étaient conformes à la justice. Mais je ne puis accepter la condamnation générale que vous prononcez, ni la noire et cruelle bêtise, inspirée par la haine aveugle de ce que vous ne comprenez pas, qui se déchaîne à longueur de pages dans votre livre.

Pas plus tard que cette semaine, et comme vous le savez puisque je vous ai envoyé mon texte, naïf que je suis, j'ai dit du bien de l'enseignement laïque – celui de la IIIe République – devant les responsables et les professeurs de l'Institut Catholique de Paris, devant un bon nombre de prêtres et de religieuses, devant deux évêques et un cardinal. Le mot chrétien pour « dire du bien » est bénir. J'ai appelé l'Église à bénir l'enseignement laïque et à le sauver. J'ai prié pour cet enseignement. Je ne regrette pas d'ailleurs d'avoir dit ce bien. Car c'est ce que je pense. Tout au plus ai-je tu le reproche que j'aurais pu formuler contre l'école de la IIIe République – celui d'avoir été construite en partie pour détacher de Dieu. Mais j'ai fait l'effort de discerner le positif, et de passer sous silence le négatif, pour plaider devant l'Église la cause de l'enseignement laïque. Quand je dis effort, c'est effort du coeur et effort de l'intelligence.

Quatre jours après, je reçois votre livre. Page 123, je lis : « *La religion est l'opium des peuples et des mathématiciens* ». Et page 122 : « *Mais nous savons bien que la foi est l'illusion ultime des mathématiciens* ». Si vous aviez usé de votre raison, vous auriez aussi pu observer que la valeur accordée à la langue et aux lettres est l'avant-dernière illusion des mêmes mathématiciens auxquels vous pensez, et vous vous seriez demandé si par hasard il n'y aurait pas un rapport entre cette avant-dernière illusion et l'ultime. Seulement voilà : vous avez manifestement rangé votre intelligence au placard. Tenez, pour votre nouvelle préface – puisque vous avez besoin d'une nouvelle – je vous suggère d'aller trouver un scientifique dépourvu d'illusions et de lui demander de défendre les lettres comme moi. Vous verrez comment vous serez reçu. En prévision de votre recherche, je dois vous avertir que, si vous voulez un « prix Nobel », vous n'aurez pas un grand choix en France. En effet, au fur et à mesure que la raison au sens pauvre où vous l'entendez a progressé dans notre pays, un phénomène très étrange s'est produit : sa fécondité scientifique s'est anémiée. Elle serait bien plus réduite encore si notre pays n'avait pas la chance de compter une large communauté du peuple de la Bible. Quant à sa fécondité littéraire, elle s'est effondrée depuis quelques décennies en même temps que la fréquentation des églises. Bizarre. Bizarre. Votre dernier livre ne risque pas de remonter le niveau général.

Vous savez agencer les mots et former les phrases, car vous avez eu la chance que des professeurs – héritiers, sans le savoir ou le sachant, des Jésuites, des Petites Écoles de Port-Royal et des Frères des Écoles chrétiennes – vous l'apprennent, mais votre livre révèle une pensée indigente. C'est d'ailleurs intéressant comme phénomène. Cela prouve que, si la connaissance des mots est nécessaire à la pensée, elle n'est pas suffisante. Il y faut un autre ingrédient. Lequel ?

Entendons-nous encore : Il est possible de critiquer les chrétiens de manière intelligente – comme Nietzsche dans certains passages, pas tous du reste –, mais ce n'est pas ce que vous faites. Vous ne répétez que des arguments mille fois ressassés depuis le XVIIIe siècle au moins, et les plus bêtes. Quelle naïveté dans votre vision de la science ! Quelle naïveté dans votre vision de l'antiquité non juive ! Quelle naïveté dans votre vision des religions d'Extrême-Orient ! Quelle naïveté dans votre vision de l'Histoire ! On a l'impression que, pour tout cela, vous n'avez lu que les philosophes du XVIIIe siècle.

Les seuls arguments que je n'avais encore jamais entendus sont : « Hitler était croyant » et « Staline, un croyant ». Le premier a exterminé le peuple de la Bible et

décimé le peuple polonais,– et le second tué les religieux par centaines de milliers, les fidèles par millions, et détruit les églises par dizaines de milliers, n'en laissant que quelques-unes debout, transformées en « musées de l'athéisme » où l'on pouvait lire sur des panneaux exactement la même chose que sous votre plume. Croyants en qui ou en quoi ? C'est cela qui importe.

Vous citez Nietzsche un bon nombre de fois. Sans doute ignorez-vous la phrase de Leo Strauss dans « *Nihilisme et politique* » : « *La relation de Nietzsche à la révolution allemande nazie est comparable à la relation de Rousseau à la Révolution française.* »

Mis à part votre vision de la science, qui n'est pas même celle d'un homme de science du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais celle d'un de ces philosophes de salon qui n'y connaissaient rien,– et vos accusations qui, pour outrées qu'elles soient, n'ont de sens que dans le système de morale judéo-christiano-platonicienne que vous dénoncez par ailleurs,– votre livre se ramène à dire que, lorsque toute spiritualité aura été remplacée par de la sexualité, tout ira bien. Comique.

Savez-vous pourquoi, pour moi chrétien, la sexualité débridée est dangereuse ? A cause de la perspective d'un châtement éternel, pensez-vous ? Pas du tout. Parce qu'elle exerce sur l'esprit une action extrêmement forte, aussi forte qu'une drogue, et qu'elle rend désespéré et bête. Quand on lit les écrivains du XVIII<sup>e</sup> et qu'on les compare à ceux du XVII<sup>e</sup>, on est frappé par le rétrécissement de leur esprit : il y a beaucoup de choses qu'on comprenait avant et que soudainement ils ne comprennent plus. Le comble est qu'ils en tirent vanité. La fameuse « crise de la conscience européenne » est avant tout une crise de l'intelligence, du moins en France. En quelques décennies, on a sombré dans la bêtise, en même temps qu'on perdait tout sens poétique : aucune oeuvre de ceux qu'on appelle les « philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle » ne tient devant dix lignes de Pascal ou de Descartes. Conséquence du libertinage, comme de l'ivresse de puissance et d'orgueil de Louis XIV ? C'est une bonne hypothèse.

J'ai bien peur que notre époque connaisse les mêmes effets produits par les mêmes causes. Baudelaire écrivit un jour qu'il avait senti passer sur lui le vent de l'aile de l'imbécillité. Vous, vous n'avez rien senti, elle vous a malheureusement enveloppé dans les pages de votre livre et emporté inconscient.

Page 189 de votre pamphlet, je lis : « *Les foules souffrantes qui se pressent à Lourdes ou à Fatima viennent y chercher, paraît-il, une consolation à leurs misères. Mais j'aimerais bien savoir, parmi toutes les pathologies irréductibles qui les y amènent, combien ont été produites, d'une façon ou d'une autre, par le sentiment de culpabilité greffé en eux par la foi.* »

Eh bien, sachez, Monsieur qui méprise ces foules, que je suis moi-même allé plusieurs fois à Lourdes, jamais encore comme souffrant, mais comme pèlerin. La dernière fois, cet été, je suis venu prier la Vierge Marie d'intercéder auprès de son Fils, mon Seigneur et mon Dieu, tout particulièrement en faveur de l'école.

Décidément, quel sens cela avait-il que vous me demandiez une préface ?

Je lis encore quatre pages avant la fin de votre torchon : « *Croire, c'est être atteint de crédulité, comme le syphilitique est atteint de vérole : à terme, l'un et l'autre ont la cervelle contaminée.* »

Puis une page plus loin : « *Je crois qu'un effort est nécessaire pour ranger la foi dans les poubelles de l'Histoire. Et je crois que cet effort est possible.* »

Enfin les dernières lignes : « *Combattre, jusqu'au bout, l'axe du Mal – le sabre, le goupillon, et le croissant, et la mondialisation de la bonne conscience. Lutter, comme disait Voltaire, lutter sans relâche pour écraser l'Infâme.* »

Au sujet de « *l'Infâme* » en question, j'avais dit au début de mon intervention au colloque de l'association « Laïcité République » auquel vous m'aviez invité, Dieu seul sait pourquoi, (et – aussi inattendus que mes propos aient été pour les auditeurs – vous y chercheriez en vain un mot insultant ou méprisant vis-à-vis de la tradition laïque) :

« *Que je dise tout de suite que je ne suis laïque que très partiellement. Dans la tradition républicaine, j'identifie cinq sens différents donnés au mot “laïcité”, et je n'adhère qu'à deux d'entre eux.*

*Le premier sens est celui d'une hostilité à toute religion, plus particulièrement au christianisme, et plus spécialement encore au catholicisme. En décembre dernier, des amis qui habitent près de la place de la République entendaient des manifestants, qui commémoraient la loi de séparation de 1905, défiler sous leurs fenêtres en criant : “Mort à l'Église !” Je tiens d'autant plus à affirmer publiquement ma reconnaissance, ma fidélité et mon amour filial envers l'Église catholique, qui ne m'a jamais fait que du bien ; si certains veulent tuer l'Église en France, ils devront me tuer avec.* »

Et dans la version longue écrite, que je vous avais communiquée ultérieurement, j'avais ajouté :

« *... l'Église catholique, qui ne m'a jamais fait que du bien et m'a comblé du trésor le plus précieux, que je n'ai jamais trouvé ailleurs. Ceux qui professent la haine de l'Église, au point d'appeler à sa mort, n'imaginent pas quelle blessure ils infligent à ceux qui reconnaissent en elle l'Épouse du Christ. Ils devraient s'interroger sur les raisons et le sens de cette haine : l'Église n'exerce plus aucune domination depuis des lustres, n'a plus d'autres armes que celle de sa parole et de son témoignage que chacun est libre de rejeter ou d'accepter, prodigue son soutien et son aide aux personnes dans l'épreuve, développe chez ses fidèles des vertus civiques, et contribue à l'éducation d'une partie importante de la population.* »

Vous avez bafoué tout cela.

Donc, je le répète, toute forme de coopération entre nous est devenue impossible. En dehors de ce livre qui ne doit plus paraître préfacé par moi, il est exclu que nous nous retrouvions jamais à la même tribune.

Pas de formule de politesse.

Laurent Lafforgue

[ Message envoyé à M. Brighelli le mercredi 1er novembre : ]

Monsieur,

Je n'ai pas encore rendu publique la lettre que je vous adressai dimanche soir.

Après réflexion, sachant que la publication de cette lettre ne serait agréable à personne et ne servirait pas la cause de l'école, sachant aussi que je n'ai aucune envie de traîner publiquement dans la boue aucun professeur, en particulier à cause de ses élèves, je vous suggère :

1) De retirer immédiatement de la vente votre dernier livre ou bien l'avant-dernier préfacé par moi. La publication des deux est contradictoire.

A vous de choisir lequel retirer.

Si c'est l'avant-dernier, il vous suffira de le republier sans la préface signée de moi.

Si c'est le dernier, vous pourrez le corriger en vous demandant, au moment d'écrire chaque phrase,

- si cette phrase est juste,

- si elle ne mériterait pas d'être balancée par autre chose,

- si elle n'est pas injustement blessante pour des personnes avec qui vous vous êtes trouvé lié dans le combat pour l'instruction.

Une fois ces (amples) corrections faites, vous republierez votre livre.

2) D'indiquer sur votre "blog" que vous avez retiré de la vente l'un de ces deux livres car vous vous êtes rendu compte que le dernier était profondément blessant pour le préfacier de votre avant-dernier livre. Cela ne vous empêche pas de dire que vos propres convictions sont très hostiles à toute religion et que la foi vous est incompréhensible.

3) Au cas où vous choisiriez de maintenir en vente votre dernier livre plutôt que l'avant-dernier : de vous retirer de vous-même du comité de soutien de notre "appel pour la refondation de l'école", ce qui sera plus simple pour tout le monde. Vous ne sauriez y cohabiter avec des personnes « *atteintes de crédulité comme un syphilitique est atteint de vérole* ».

En l'absence de réponse de votre part, je retirerai lundi de mon site la préface que j'avais faite pour vous, et y mettrai la lettre ouverte que je vous ai écrite.

Très sincèrement,

Laurent Lafforgue.

[ Réponse de M. Brighelli que j'ai reçue le vendredi 3 novembre : ]

Monsieur,

Je n'ai pas immédiatement répondu à votre injonction — quel autre mot ? —, parce que la colère, même amusée, est mauvaise conseillère. Trois jours se sont écoulés, et votre second courrier, qui j'imagine, dans votre casuistique si personnelle, se voulait conciliant, a réactivé mon agacement de voir un illustre esprit gaspiller ainsi une énergie qui serait si utile dans notre combat commun.

C'est d'ailleurs au nom de ce combat commun que je me suis abstenu — et je ne me connaissais pas cette patience — de porter immédiatement sur la place publique votre étrange cartel et ma réponse ci-jointe. Cela amuserait fort nos détracteurs, et une fois la machine lancée, croyez bien que je jouerai à fond toutes mes cartes, quels que soient les dégâts collatéraux.

Enfin ! Nous avons des ennemis communs, et vous voulez vous offrir en pâture aux médias au moment où nous avons besoin d'une vraie solidarité ! Car vous vous doutez bien que ce n'est pas à France-Culture que je porterai la polémique, si elle devait éclater. Mon éditeur, que vous ne connaissez pas mais que Michel Delord a rencontré, est homme à solliciter jusqu'à plus soif la complaisance des médias. Si l'on m'y pousse, je suggérerai volontiers à un Stéphane Bern, par exemple, ou à Laurent Ruquier, de monter une émission "pour ou contre Dieu" où vous seriez invité à siéger à côté de l'imam de Mantes-la-Jolie — cela ferait un certain effet chez nos amis, et donnerait de quoi sourire à nos ennemis. En même temps, je contacterai le Point et le Monde de l'Education, où j'ai quelques amis, et qui se feront une joie d'étaler au grand jour les dissensions des anti-pédagogistes. Cela pourrait bien me procurer une publicité supplémentaire...

Soyons sérieux. Mon combat actuel, qui fait l'essentiel de mon dernier livre, vise tous les détracteurs de la laïcité — non seulement les pédagogues qui, en vilipendant le Savoir, ont ouvert la porte aux superstitions les plus obscurantistes, mais plus particulièrement les extrémistes de l'Islam, qui font florès dans les écoles, et tous ceux qui voudraient modifier, comme il en est question, la loi de 1905. À vrai dire, je la modifierais moi-même volontiers — en incluant l'Alsace-Moselle dans la loi commune, tout comme je me battrai jusqu'à la mort contre la loi Debré de 1959 : je n'ai rien contre l'enseignement privé, pourvu qu'il soit privé — privé de fonds d'Etat, entre autres.

Je crois donc qu'il est de l'intérêt de tous que nous apaisions une querelle dont je n'avais pas même l'idée — je vous ai envoyé mon livre parce que je le pensais bien écrit, et qu'il participait, dans mon esprit, à notre commun combat. Et je n'ai pas pensé une seconde qu'il pouvait blesser vos certitudes — tant je pratique moi-même une saine dissociation entre la sphère privée et la sphère sociétale.

En toute charité chrétienne, pardonnez donc aux manières et aux propos d'un soudard qui a son utilité dans le combat en cours — et écrivez donc votre propre Apologie de la religion chrétienne : je vous offre de la publier. Et c'est là la meilleure preuve que je pourrai jamais vous donner de ma parfaite bonne foi.

À ce propos... Si Pascal (c'est lui, le "mathématicien fou" auquel je fais allusion au détour d'une phrase que vous avez malheureusement prise pour vous, et j'en suis

désolé) avait eu, vis-à-vis des libertins de son temps, le centième de l'agressivité que vous me témoignez, il n'aurait certainement pas entrepris de les convertir...

Bien à vous...

Jean-Paul Brighelli

PS. La lettre jointe, je la publierai, en même temps que la vôtre, si vous mettez vos menaces à exécution. Nous sommes ici quelques-uns à œuvrer pour une cause juste, et j'espère fortement que le bon sens l'emportera d'ici lundi. Après, la société du spectacle gèrera nos différends.

-----  
[ Ci-dessous, la lettre jointe à laquelle M. Brighelli fait allusion dans son message : ]

Monsieur,

Lorsqu'Aragon évoquait « *celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas* », c'était pour célébrer la mémoire commune d'Honoré d'Estienne d'Orves et de Gabriel Péri, fusillés tous deux par les Allemands pour faits de résistance. L'urgence, alors, commandait. Les convictions des uns et des autres ne s'effaçaient pas, mais les uns et les autres avaient l'intelligence de les mettre en veilleuse.

Quitte à régler les comptes métaphysiques en suspens après la guerre.

Nous avons un ennemi commun, et c'est à ce titre que je vous ai invité à ce colloque du Sénat (où, par parenthèse, Patrick Kessel, ancien grand-maître du Grand Orient, vous a accueilli avec bonté, quelles que fussent vos provocations vis-à-vis de la laïcité). Vous désolidariser de ce combat commun, attaquer vos alliés alors même que la victoire est fort éloignée, c'est une momerie indigne de vous.

Peut-être devrais-je même écrire « mômeerie », en dépit de l'étymologie, tant votre réaction ressemble à une colère de gosse.

Je n'ai jamais caché que j'étais athée, que je sache — ni que je considérais toute religion comme une pure invention humaine — ou, pour être encore plus clair, une superstition transitoire. Il se trouve que l'ennemi commun, en ce moment, c'est la forme exacerbée de l'obscurantisme islamique. Mais il y a des obscurantistes chrétiens, aux Etats-Unis et, apparemment, ailleurs, qui tiennent la corde, si je puis dire.

Je pensais — naïf que j'étais ! — que Vatican II avait définitivement renvoyé aux oubliettes la pratique de l'excommunication — surtout qu'excommunier un incroyant est d'une efficacité médiocre...

Vous sommez nos amis de choisir entre vous et moi. C'est enfantin, je suis au regret de vous le dire. Mais sans doute y a-t-il une part d'enfance en vous (vos remarques attendrissantes sur la sexualité le prouvent assez) qui tout à la fois génère votre génie scientifique, et vous maintient dans un stade magique, en lisière de la Raison. Vous planez dans un monde mathématique qui n'entretient avec le réel que des

rapports métaphoriques, et chaque fois que vous revenez sur terre, vos ailes de géant vous empêchent de marcher, comme disait Baudelaire. Faites donc preuve d'un peu de charité pour les pauvres étourneaux que nous sommes...

Par ailleurs, je ne me mêle pas de vous donner des conseils en mathématiques. Tout cultivé que vous soyez, vous devriez vous aussi rester dans votre sphère d'activité. Vos considérations sur le Grand Siècle, face auquel les Lumières ne seraient qu'une décadence mortifère, témoignent d'une méconnaissance de l'histoire des idées qui me navre. La crise de la conscience européenne n'est que la mise en évidence du bien-fondé du libertinage savant de Naudé ou de Cyrano — ou de Molière. Libre à vous, cependant, de croire au Moine bourru, comme Sganarelle. Relisez donc *Dom Juan*, Acte III, scène 1.

Et allez jusqu'à la scène 2. Lorsque le libertin donne un louis d'or au Pauvre, il le fait « *pour l'amour de l'humanité* » — une raison qui vaut mieux, à mon sens, que « *l'amour de Dieu* » habituellement attendu en pareille circonstance.

Je dois dire que dénigrer globalement ce XVIII<sup>e</sup> siècle d'où est sortie la République témoigne de votre part d'a-priori politiques inquiétants. Cela fait beau temps que la France n'est plus « la fille aînée de l'Eglise ». Mais sans doute regrettez-vous Pie IX et ce *Syllabus* — un joli coup encore, juste après avoir proclamé le dogme de l'Immaculée conception — qui faisait dire à Hugo : « *La nuit est encore noire...* » Forcément : la tentation de tous les absolutismes religieux a toujours été de couper la lumière.

Enfin, vous me reprochez d'être infiniment moins courageux que Redeker. Argument de mauvaise foi, n'est-ce pas : j'ai défendu Redeker à la télévision sur France 2 le 19 octobre, et en attaquant de front tous ceux qui ne le soutiennent pas à fond — le MRAP, par exemple. Cela ne m'empêche pas de penser que son article était gravement lacunaire, pour ne pas dire plus. Et c'est Jean-Paul Brighelli, pas Laurent Lafforgue, qui affrontait Tariq Ramadan sur la Cinq le 29 octobre dernier. Quitte à risquer la colère des Frères Musulmans, qui sont bien autrement à craindre que l'Inspection générale, qui ne me porte pas non plus dans son cœur. Que diable ! Je ne vous dénie pas le courage, vous en êtes pétri, à votre manière. Le mien est différent. Je suis un sabreur, il en faut dans un combat comme le nôtre, comme il faut des esprits raffinés — ou même des ambitieux éclairés, nous en avons aussi dans nos rangs. Et je ne fais pas la fine bouche sur les alliances que je peux passer. Gabriel Péri et ses camarades ne demandaient pas aux résistants gaullistes d'entrer au Parti Communiste.

Je n'attends pas que vous reveniez à la raison, ni que vous admettiez que dans le monde moderne, le monde de l'après-Auschwitz ou de l'après-Hiroshima, il n'y a plus que des « *pauvres en esprit* » pour attendre Godot.

Cette tentation de l'anéantissement de l'esprit, vous confessez vous-même l'entretenir au jour le jour. N'est-ce pas Laurent Lafforgue qui écrit : « *Je sais comme mathématicien à quel point la tentation de l'intelligence est dangereuse ; cent fois dans la journée le mathématicien a cette tentation, et il doit la rejeter pour continuer à écrire des choses simples et bêtes les unes à la suite des autres, dans l'espoir d'arriver à un moment de grâce où son intelligence aura disparu, où lui-même aura disparu, et où il écrira en quelque sorte sous la dictée des choses telles qu'elles sont. Je suis persuadé d'ailleurs que la tentation de l'intelligence existe dans tous les domaines, pas seulement en mathématiques, et qu'il faut s'en garder partout.* » Il est possible qu'à un très haut

niveau, les mathématiques et votre libido trouvent une satisfaction suprême à cette abolition de l'intelligence. Mais laissez-nous au moins, pauvres hères que nous sommes, les jouissances de l'esprit et du corps. L'École et la politique, qui sont de ce monde, y trouvent en général leur compte.

Et puisque vous citez Voltaire, je vous renverrai à l'article « Superstition » du *Dictionnaire philosophique* (« *le superstitieux est au fripon ce que l'esclave est au tyran* ») et à l'article « Fanatisme » (« *le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère* »).

Et encore, à tout vous dire, j'ai toujours trouvé Voltaire un peu mou. En deux clics de souris, vous auriez pu apprendre que j'avais fait il y a quelques années un livre sur Sade, chez Larousse.

J'apprécie votre engagement dans le combat pour l'école, et c'est à ce titre que nous avons œuvré conjointement. Mais apparemment, les Estienne d'Orves modernes anathématisent volontiers les Gabriel Péri contemporains. C'est bien dommage.

Jean-Paul Brighelli

PS. Vous me sommez par ailleurs de « *retirer immédiatement de la vente votre dernier livre ou bien l'avant-dernier préfacé par moi* » — sous peine de me « traîner dans la boue ». C'est un langage un peu martial qui ne vous convient guère, et une censure qui ne me convient pas. Mon dernier livre, *Une école sous influence, ou Tartuffe-roi* (et jamais sous-titre ne fut mieux choisi) a été pesé par son rédacteur à la virgule près. Quant au précédent, l'éditeur me dit qu'il épuise le stock déjà tiré — peu de chose, en vérité —, et que nous en resterons là. Il disparaîtra donc prochainement des rayonnages — à votre grande satisfaction, sans doute : il y était question de propositions concrètes pour restaurer l'école que nous aimons — et j'aimerais bien savoir laquelle de ces propositions vous ne contresigneriez pas, si vous rentriez en possession de vous-même...

[ **Ma réponse au message de M. Brighelli, le même jour :** ]

Monsieur,

Je dois vous dire que je me moque de la société du spectacle et que vos nombreuses relations dans la presse ne me font pas peur.

Je vous invite à reproduire dans votre lettre la totalité du paragraphe dont est extraite la citation de moi que vous faites et de préciser de quel texte il s'agit ("*Les études classiques et la liberté de l'esprit*", allocution prononcée devant l'assemblée générale de l'association "Sauvegarde des Enseignements Littéraires") :

*"De mon point de vue de scientifique, l'étude des langues classiques, comme le grec ou le latin, à laquelle on peut s'adonner au collège ou au lycée, me paraît particulièrement intéressante et formatrice.*

*D'abord, comme je viens de dire, cette étude donne accès à une beauté supérieure, celle propre à ces langues et celle des grands textes qui sont parvenus jusqu'à nous.*

*Ensuite, cette beauté de la langue et des textes est à la fois beaucoup plus accessible que la beauté des mathématiques et des sciences contemporaines, et pas immédiatement accessible : on peut la trouver en quelques années mais seulement si on accepte d'y consacrer un travail assidu et prolongé, de faire des efforts dont le fruit n'est pas immédiat, loin s'en faut. Ceci est une grande leçon pour tous et particulièrement pour de futurs scientifiques.*

*Enfin, chose qui plaît particulièrement à un mathématicien comme moi, la beauté supérieure des langues et de la littérature classique est accessible via des apprentissages bêtes : les déclinaisons, les conjugaisons, les listes de vocabulaire, le "De viris illustribus" qui a le même rapport avec Tacite qu'un manuel de mathématiques scolaires, aussi bon soit-il, avec un vrai texte mathématique. Je dis cela sans la moindre ironie : tous ces apprentissages bêtes sont indispensables, il faut passer par eux, et ceci également est une grande leçon. Je sais comme mathématicien à quel point la tentation de l'intelligence est dangereuse ; cent fois dans la journée le mathématicien a cette tentation, et il doit la rejeter pour continuer à écrire des choses simples et bêtes les unes à la suite des autres, dans l'espoir d'arriver à un moment de grâce où son intelligence aura disparu, où lui-même aura disparu, et où il écrira en quelque sorte sous la dictée des choses telles qu'elles sont. Je suis persuadé d'ailleurs que la tentation de l'intelligence existe dans tous les domaines, pas seulement en mathématiques, et qu'il faut s'en garder partout. Pour cela, il n'y a pas de meilleure école que les langues classiques : là plus qu'ailleurs il est facile d'admettre qu'il n'y a pas lieu de chercher à être plus intelligent que la langue et que les textes.*

*Bien sûr, je ne dis pas cela contre l'intelligence. Je dis que la vraie intelligence, c'est-à-dire l'esprit s'exprimant librement, est très rare dans la vie de quiconque, et qu'elle n'a de chances de se manifester que par éclairs, à travers de longs travaux fastidieux et bêtes."*

Laurent Lafforgue

**[ Nouveau message de M. Brighelli reçu quelques minutes après : ]**

Je me doute bien que vous n'avez peur de rien — pas plus de la société du spectacle que des intellectuels de gauche qui, fascinés par votre posture médiévale, vous tendent leurs micros. Mais je suis moi aussi rodé à ces jeux — plus que vous, probablement.

Je vous rappelle simplement que je suis l'offensé — j'en prends à témoin toutes les personnes que vous avez bien voulu mettre dans la confiance de vos emportements —, et que j'ai donc le choix des armes.

Encore une fois, il n'est pas de notre intérêt commun de faire monter la vapeur. Revenez sur terre : je n'ai jamais eu l'intention de vous provoquer, et vous me cherchez une querelle d'Allemands.

Je vous dis simplement que si vous voulez la guerre, je la ferai — à contrecœur, mais je la ferai, et aussi totalement que possible.

JP Brighelli

**[ Et ma courte réaction immédiate à ce message : ]**

Ainsi, vous vous considérez comme l'offensé ?

Comique.

LL

## Quelques remarques sur la critique des religions :

Ma responsabilité personnelle étant engagée, puisque M. Brighelli avait eu l'idée saugrenue de me demander de rédiger une préface pour son livre « *A bonne école...* » et que j'avais eu la naïveté d'accepter, il m'était impossible de ne pas réagir au contenu de son dernier livre « *Une école sous influence, ou Tartuffe-roi* ».

M. Brighelli n'a manifestement pas soupçonné un instant que quiconque pourrait se formaliser de ce qu'il insulte à longueur de pages et condamne les chrétiens, la foi religieuse en général, la foi chrétienne en particulier, l'Église catholique et jusqu'à la personne du Christ. Autrement dit, dans son esprit, l'antichristianisme, même le plus outrancier, est normal. Il fait partie des moeurs, et les chrétiens auraient mauvaise grâce d'y trouver à redire.

Il faut se demander si des condamnations globalisantes proférées contre les chrétiens ou contre n'importe quelle communauté sont chose anodine.

On reproche souvent aux gens d'Église et aux chrétiens d'avoir contribué, par « l'enseignement du mépris » qu'ils ont colporté pendant des siècles à propos du judaïsme, à rendre possibles tous les pogroms, depuis ceux de la première Croisade jusqu'à ceux de la fin du XIXe siècle en Europe de l'Est, et même la Shoah. Je pense pour ma part qu'on a malheureusement raison. Les personnes qui colportaient cet « enseignement » – et dont beaucoup étaient des chrétiens sincères – n'étaient pas animées d'intentions meurtrières – ou alors elles étaient de fait contre le christianisme – mais les mots dangereux, une fois prononcés, ont volé de leurs propres ailes, et ont manifesté dans l'Histoire leur potentialité diabolique, meurtrière et exterminatrice.

Je suis persuadé qu'il en va de même pour le discours très violent contre les chrétiens et contre l'Église qui s'est déployé en France et ailleurs à partir du XVIIIe siècle et qui continue de fleurir, comme l'illustrent le dernier livre de M. Brighelli ou le « traité d'athéologie » de M. Onfray.

Pourtant, on ne peut plus ignorer la puissance meurtrière de ce type de discours, dévoilée dès la fin du XVIIIe siècle dans les guerres de Vendée.

Sur ce sujet, je voudrais citer un passage d'un livre sur l'école publié récemment, « *L'école ou le chaos* » (éditions Golias, 2006), que son auteur, Jean-Pierre Charles, m'a envoyé. Celui-ci raconte au détour d'un paragraphe (pages 461-463) que, dans les années 80, il se trouva enseigner dans un collège de la banlieue d'Angers. Intrigué par le nom de l'arrêt de bus devant le collège – « *Champ des martyrs* » –, il voulut en savoir davantage. Il apprit que cette appellation se rapportait à un épisode consécutif à la bataille du Mans de décembre 1793. Cette victoire des « *Bleus* » sur les Vendéens fait partie de la longue marche ponctuée de batailles et achevée en massacre qu'on appelle la « *virée de Galerne* ».

Je cite son texte (en corrigeant un peu le style : ce livre est intéressant mais présente de nombreux défauts d'écriture, faute sans doute de relecture suffisante) :

*« Ce professeur fit travailler des groupes d'élèves sur les traces de ce « Champ des Martyrs », une grande prairie où eurent lieu quatre séries de fusillades en masse, abattant plus de 1200 personnes. Allant plus avant, à travers les archives départementales et les musées, les ouvrages des deux bords sur la question, les cimetières et autres sites visités, il fit la découverte d'une violence où se retrouvent tous les ingrédients de la guerre totale cherchant l'extermination, et de la chape de plomb de l'ensevelissement second : l'oubli volontaire. La République avait les moyens et la détermination pour se lancer dans une vaste entreprise de destruction. Les ténors de la Convention, dont Barère et Turreau de Linières, sont explicites : « La Vendée doit n'être qu'un grand cimetière national... repeuplez-la de bons sans-culottes ! »*

*Sur place, les exécuteurs de cette politique de terre brûlée, à qui il était recommandé « d'empoisonner le pain et les puits », dépassèrent les prévisions, tant par l'énormité de l'hécatombe – 500 000 morts et disparus environ – que par la méthode.*

*Ce sont ces tanneries qui utilisent de la peau humaine... Le Vendéen est si peu humain qu'en 1983 encore, au Muséum d'Histoire naturelle de Nantes, était dissimulée derrière une porte une peau de Vendéen trouée d'une balle.*

*Ce sont ces fours des Épesses et de Montournais où on précipita des prisonniers, ces brasiers de Clisson au-dessus desquels on fit fondre de la graisse humaine pour en convoier des barils jusqu'à Nantes.*

*Lors de cette bataille du Mans justement, les républicains vainqueurs alignèrent les Vendéennes prisonnières mises à nu contre un mur. Là, il leur fut introduit dans le vagin, pour mise à feu consécutive, des cartouches de poudre. Un tel acte, perpétré dès avant Le Mans, était affublé de l'appellation « mettre les brigandes en batterie »... »*

La notion de « guerre totale » qui vient naturellement sous la plume de Jean-Pierre Charles pour qualifier les tueries de Vendée apparaît aussi dans la dernière phrase du dernier message de M. Brighelli. Simple coïncidence ?

Faute d'avoir suffisamment tiré les leçons des massacres de Vendée, beaucoup ont continué pendant tout le XIXe siècle à tenir contre les chrétiens et les Églises des discours aussi violents qu'auparavant. Je considère que ces discours, qu'ils aient été prononcés avec intention ou non, ont préparé et rendu possibles les grands massacres de chrétiens que le XXe siècle a connus, en Russie, en Chine et dans beaucoup d'autres pays. Cette fois, les victimes se sont comptées par millions ou par dizaines de millions.

Il semble qu'aujourd'hui certaines personnes, en particulier en France, n'aient toujours pas compris que les mots peuvent tuer. A moins qu'elles ne l'aient au contraire parfaitement compris...

Pour ma part, la situation actuelle de la société française m'inspire de grandes inquiétudes, en particulier parce que la destruction de l'école, combinée avec d'autres facteurs comme la destruction des familles et l'empire de la télévision et des écrans, transforme en barbares une partie importante de la jeunesse. Comme plus d'une personne que je connais, je n'envisage pas sans angoisse l'avenir de notre pays et n'exclus pas qu'il traverse des troubles très graves et connaisse une dérive antidémocratique.

En cas de convulsions violentes, l'état d'esprit général, tel que certaines

publications le laissent entrevoir et le consolident, peut faire craindre que les chrétiens – ainsi que, une fois de plus, les juifs – ne se trouvent au premier rang des groupes menacés.

Pourtant, on doit pouvoir critiquer les religions. Ne serait-ce que pour la raison qu'il en existe un bon nombre, auquel s'ajoutent d'autres traditions existentielles et morales comme l'agnosticisme et l'athéisme, et qu'elles sont en contradiction les unes avec les autres, au moins en partie. Elles ne peuvent être simultanément vraies dans la totalité de ce qu'elles affirment, alors que chacune n'a de sens que dans la mesure où elle se rapporte à une Vérité dont aucun d'entre nous ne décide, et où elle propose un chemin vers cette Vérité.

Une première précaution consiste, quand on critique une religion, à s'efforcer de ne pas blesser les croyants de cette religion en tant que personnes. Celui qui, véritablement épris de liberté de pensée et d'examen, s'autorise une telle critique au nom de son droit de chercher la vérité – droit qui est aussi un devoir –, désire respecter la liberté de pensée du croyant, car cette liberté se confond avec la sienne. Le regard critique porté sur le contenu de la foi des croyants, sur leurs textes sacrés, sur leur tradition et sur leurs manières d'agir fait d'ailleurs partie de ce respect, s'il se garde de toute haine et de tout mépris et s'il est suffisamment rigoureux ; c'est une façon de ne pas traiter à la légère ce qui a tellement d'importance pour les croyants, et de manifester l'unité de la condition humaine.

Toutefois, il n'est pas facile de séparer une religion et ses croyants. Critiquer une tradition existentielle remet en cause les personnes non seulement dans leurs opinions et leurs habitudes mais dans leur être.

Une seule voie existe, et elle est étroite : c'est de s'autoriser une critique, mais qui ne sorte jamais du cadre de la raison.

Plus que dans aucun autre domaine, un discours critique sur une religion a besoin de la plus grande rigueur possible. Il doit être logique et cohérent, ne pas recéler de contradictions, ne recourir à aucune affirmation non fondée et péremptoire, non plus qu'à aucune imprécation et à aucun cliché. S'agissant d'un sujet aussi vaste et profond qu'une religion qui a travaillé l'esprit et le cœur de millions d'hommes depuis des siècles et des siècles –, ce discours doit s'appuyer sur des argumentations développées et raisonnées, sur un langage rigoureux, sur des faits objectifs et des citations précises. Chaque phrase doit être longtemps soupesée et pensée philosophiquement, avec le souci de rechercher la vérité et de lui obéir. Toutes les critiques doivent être circonstanciées et soigneusement délimitées. Les généralisations abusives et les condamnations globales prononcées sur la base de vérités parcellaires ou tronquées doivent être bannies.

Quant une critique vérifie ces conditions – autrement dit, quand elle est rationnelle et non pas passionnelle –, elle est responsable, elle sert la vérité, elle est bienfaisante pour les croyants et pour tous.